

SYMPATHIES D'OUTRE-MER

On lira avec intérêt l'article sympathique qui vient de paraître dans le *Courrier du Soir*, de Paris, à propos de l'incendie de Québec :

En 1608, un français nommé Samuel de Champlain, géographe et capitaine pour le roi en la marine, déjà à son second voyage au Canada, remonta le fleuve St Laurent et, choisissant un lieu à l'embouchure, y jeta les fondements de Québec. A la place de la petite bourgade à demi sauvage, où les colons français faisaient bon ménage avec les Algonquins, une ville florissante s'éleva par les soins de Samuel Champlain et devint la capitale de la Nouvelle-France.

En 1755, les hostilités éclatèrent de nouveau entre la France et sa vieille ennemie l'Angleterre. Malgré le courage de Montcalm, de Bougainville, de Vaudreuil, de Lévis, le Canada devint colonie anglaise.

Cette conquête ne se fit pas sans résistance : des luttes ardentes agitèrent longtemps le pays.

L'acte de Québec, la constitution de 1791, et le voisinage de la grande confédération américaine, contribuèrent à faire du Canada un des pays les plus libres du monde.

Cependant, malgré sa constitution et son gouvernement anglais, le Canada est toujours resté français. Il a conservé la langue de Montaigne, les actes de justice sont écrits en français et ses journaux, comme les lecteurs du *Courrier du Soir* s'en sont aperçus par de fréquents extraits, sont aussi français de cœur que de langage. La liberté empêche nos frères du Canada de se souvenir qu'ils sont devenus anglais.

Un sinistre affreux vient de désoler l'ancienne capitale de la Nouvelle-France.

Le feu a dévoré des quartiers entiers, où il a sans doute trouvé une proie facile dans les petites maisons de bois des ruelles des vieux quartiers : 648 maisons détruites, l'église St Jean en ruines, trois personnes brûlées, des pertes immenses ; tels sont les tristes résultats de ce sinistre.

Le *Courrier du Soir* n'est pas suspect de Don Quichottisme humanitaire. Il ne coupe pas ordinairement dans les souscriptions pour les inondés d'un Borysthène fantaisiste qui, du reste, n'attendent notre argent que pour mieux se moquer de notre humanité. Nous avons toujours pensé qu'avant d'organiser des quêtes et des exhibitions d'actrices au profit des petits Kroumirs, il fallait qu'il n'y eût plus un seul Français mourant de faim, une seule mère française obligée par la misère à abandonner son enfant.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une récolte de fleurs d'oranger compromise, ni de pauvres petits moutons d'Astrakan devenue la proie des débordements d'un fleuve nihiliste, mais bien des frères français, conservant là-bas, au milieu des grandes forêts américaines, les mœurs, la langue et le souvenir de la France.

Aussi, nous nous réunissons à ceux de nos confrères qui veulent venir en aide aux Français d'Amérique, nous prêterons à leur œuvre de bienfaisance notre concours le plus sympathique selon nos modestes ressources.

LA COLONISATION

Il nous fait plaisir, dit le *Courrier du Canada*, d'avoir à constater les progrès que fait la colonisation dans le comté de Portneuf. Les nouvelles paroisses, les nouveaux centres de colonisation progressent rapidement, témoins les travaux qui viennent de commencer dans la paroisse Saint-Ubalde, comté de Portneuf.

Le 4 de ce mois, a eu lieu dans cette paroisse la bénédiction de la première pierre d'une jolie église. Cette église est en pierre, elle a 142 pieds de longueur sur 57 de largeur. Les travaux se font volontairement par les habitants de la paroisse, neuf maçons travaillent actuellement, et les habitants montrent une très-grande bonne volonté à les servir et à leur procurer toutes les choses nécessaires pour l'avancement de l'ouvrage. On espère

presque terminer la maçonnerie du carré de l'église cet été. Cette église sera probablement ouverte au culte l'année prochaine. La paroisse de St-Ubalde, n'a un curé que depuis 1871, le curé actuel. Elle a été grandement aidée par la société de colonisation du comté de Portneuf. Cette paroisse renferme environ 140 familles qui vivent assez à l'aise pour la plupart. La paroisse de St-Ubalde possède de bonnes terres, elle est érigée canoniquement et civilement, elle a ses écoles, ses marchands ses forgerons, ses menuisiers et des pouvoirs d'eau magnifiques, sur lesquels sont bâtis plusieurs moulins à farine et plusieurs scieries qui rendent beaucoup de services à la paroisse. Saint-Ubalde n'est pas non plus en arrière sous le rapport du progrès en agriculture ; on se rappelle que cette paroisse possède depuis près d'un an un cercle agricole très-florissant. Depuis l'arrivée d'un curé à Saint-Ubalde, il s'est formé en arrière de cette paroisse sur les bords de la rivière Bastican une nouvelle paroisse, grâce aux secours des sociétés de colonisation du comté de Portneuf et de Québec centre. Cette nouvelle paroisse est N.-D. des Anges de Montauban qui, elle aussi a son curé, le Rév. M. Causault, depuis près d'un an. Comme on le voit la colonisation a fait des progrès dans cette partie du comté de Portneuf.

GUÉRISON MIRACULEUSE

Sainte-Anne vient encore de donner une nouvelle preuve de sa puissance. Au nombre des passagers qui sont allés, samedi, 2 juillet, en pèlerinage, à bord du vapeur *Canada*, à Sainte-Anne de Beauport, se trouvait M. F.-X. Moisan, marchand de nouveautés de cette ville, et son jeune garçon âgé de dix ans et demi. Ce dernier était infirme par suite d'un dépôt de fièvre dans la hanche et la jambe droite qui était tellement faible qu'elle ne pouvait supporter le poids du corps. De plus la force du mal ayant fait sortir l'os de la hanche de son articulation, le membre attaqué se trouvait être quatre pouces plus court que l'autre. De fait l'enfant ne pouvait marcher qu'avec le secours d'une béquille et c'est ainsi qu'il accomplit le voyage pour se rendre au sanctuaire vénéré.

Dimanche, le 3 de ce mois, il assista à la messe qui fut chantée dans l'église de Sainte-Anne et reçut la sainte communion. Il déclara plus tard qu'à ce moment solennel, il ressentit une chaleur inusitée dans la partie malade de son corps et entendit comme un craquement. Quelques instants plus tard il retournait à bord du vapeur, mais, au moment d'embarquer, sa béquille tomba à l'eau, et à la stupefaction de tout le monde il se mit à marcher seul et sans aucun appui, ce qu'il n'avait pas fait depuis le mois de décembre dernier.

MM. les abbés Martineau et Vacher qui accompagnaient les pèlerins firent de suite chanter un *Te Deum* et des cantiques en actions de grâces pour remercier la bonne sainte Anne du nouveau miracle qu'elle venait d'accomplir.

Au nombre des personnes qui ont été témoins de cette guérison miraculeuse se trouvaient M. de Montigny, recorder de Montréal, M. Paradis, chef de police et tous ceux qui ont pris part au pèlerinage et au milieu desquels le jeune garçon guéri a circulé pendant tout le voyage de retour. Il débarqua le 4 au matin et se rendit du quai de la compagnie de Richelieu au magasin de son père sans le secours de personne.

Quand un homme vient en ville, qu'il fait ce qu'il peut pour rapporter à la maison tout le nécessaire, qu'il a à peine dépensé un sou pour s'acheter une pipe, et qu'il trouve en arrivant une femme de mauvaise humeur qui l'accable de reproches, il a raison de trouver cela désagréable. Mais, quand un homme retourne chez lui avec plus de boisson dans la tête que d'argent dans ses poches, c'est à la femme à trouver cela désagréable.

L'ATTENTAT CONTRE LE PRÉSIDENT GARFIELD

Le président Garfield avait projeté depuis quelques jours un voyage de plaisir dans la Nouvelle-Angleterre, et il avait fixé au 2 juillet la date de son départ pour Long Branch où il devait d'abord rejoindre Mme Garfield. Ce jour-là, vers 9 h 10 m. du matin, il se trouvait avec le secrétaire d'Etat, M. Blaine, dans la salle des dames de la gare du chemin de fer Baltimore and Potomac, attendant le départ du train pour Long Branch, quand un homme s'est approché de M. Garfield, par derrière, et s'arrêtant à 18 pouces de lui environ, lui a tiré deux coups de pistolet.

La première balle a pénétré au-dessus des reins, du côté gauche, et comme le président se retournait, le second projectile l'a frappé au-devant de l'épaule pour ressortir par l'omoplate. En même temps, l'inconnu a crié : " Je suis un stalwart ! Il fallait que ce fût fait. Maintenant, Arthur sera président."

M. Benson, ex-chef du service secret, qui était à quelques pas du meurtrier, s'est élancé sur lui et lui a enlevé son revolver au moment où il le relevait, à ce qu'on suppose pour tirer sur M. Blaine. Le meurtrier, immédiatement terrassé par les personnes présentes, a été enlevé par la police et conduit au pas de course dans la prison du district, pour prévenir son exécution sommaire.

Le président, relevé par ses amis, a été porté dans un bureau au 1er étage de la gare et étendu sur un sofa.

L'arme employée par l'assassin est un revolver californien d'un très fort calibre, du type dit *Bull-dog*. Trois coups étaient encore chargés quand M. Benson le lui a arraché des mains.

Le policeman Kearney, qui a essayé le premier d'arrêter le meurtrier, fait la relation suivante :

" Guiteau est arrivé à la gare environ une demi-heure avant le président ; il semblait très agité, mais je n'ai pas cru devoir le surveiller spécialement avant de l'avoir entendu demander à un voiturier stationnant devant la gare s'il pourrait l'emmener très rapidement en cas de besoin. Cette demande m'a semblé singulière, mais en cet instant j'ai vu approcher la voiture du président et j'ai dû m'occuper de ceux qu'elle amenait, comme j'en avais l'ordre. Elle s'est arrêtée à l'entrée de B street. Le président et le secrétaire Blaine sont entrés ensemble dans la gare. Le président m'a demandé combien il y avait de temps avant le départ du train. J'ai regardé ma montre ; c'était 9 heures 20 minutes, et j'ai répondu qu'il y avait encore dix minutes. Au même moment j'ai entendu un coup de pistolet, et me retournant j'ai vu l'homme que j'avais remarqué auparavant, debout à une dizaine de pieds, sous la porte principale de la salle d'attente, et ajustant un pistolet appuyé en travers de son bras gauche. Avant que je pusse dire un mot il a tiré une seconde fois et il a couru dans la rue, passant entre le président et le secrétaire d'un côté et moi de l'autre. Le président est tombé devant moi, disant quelque chose que je n'ai pas compris, et le secrétaire Blaine, l'air terrifié, s'est approché de lui, criant : " Mon Dieu ! Il a été assassiné. Que signifie ceci ? " " Au nom de Dieu, homme, ai-je dit au meurtrier, pourquoi avez-vous tiré sur le président ? "

Nous rapportons ici un entretien entre un reporter et un témoin de l'attentat, M. Simon Camacho, ministre du Venezuela à Washington :

— Je suis allé vers les 9 heures, a dit le ministre, à la gare du Baltimore and Potomac, et je me suis arrêté devant la porte de B street pour attendre la famille du général Blake, que je devais accompagner à New-York. A huit heures et quart, le président Garfield et le secrétaire Blaine sont arrivés, et leur voiture arrêtée, ils ne sont pas descendus tout de suite, mais ils ont continué à causer, apparemment de très bonne humeur. Quand la cloche a annoncé que le train allait partir, je suis entré dans la gare pour prendre ma place,

voyant que les personnes que j'attendais ne viendraient pas.

Le reporter. — Où étiez-vous quand les coups de feu ont été tirés ?

M. Camacho. — J'étais tout près de la porte séparant la salle d'attente des dames de la salle publique quand j'ai entendu des pas précipités, et aussitôt après la détonation d'un pistolet. Je me suis retourné aussitôt, et j'ai vu un homme tirer une seconde fois dans le dos du président Garfield. Le second coup a suivi le premier de très près.

Reporter. — Que faisait le président en cet instant ?

M. Camacho. — Il entrait avec M. Blaine par la porte devant laquelle je me trouvais. Il y a une porte presque semblable à l'autre extrémité du bâtiment allant dans cette direction. Au second coup il s'est affaissé, ses genoux ont semblé se dérober sous lui, et, se penchant un peu à droite, il est tombé le visage sur le plancher. Il n'a pas dit un mot, et je ne l'ai pas entendu pousser un cri.

Reporter. — Qu'a fait M. Blaine ?

M. Camacho. — Au premier coup il s'est éloigné instinctivement, mais au bout d'une demi-minute, il est revenu à l'aide du président.

Reporter. — Les deux coups ont-ils été tirés dans le dos du président ?

M. Camacho. — Non. Le premier a été tiré dans son flanc droit, et le second dans son dos.

Reporter. — L'assassin a-t-il été arrêté immédiatement ?

M. Camacho. — Non ; il s'est élancé vers la porte de B street et, au même moment, j'ai couru pour l'intercepter. Il tenait le pistolet dans sa main droite, mais je savais qu'un individu acharné à tuer un homme n'est pas disposé à attaquer un tiers, et dans tous les cas j'étais résolu à affronter ses conséquences. J'aurais pu courir droit sur lui sans le calorifère, qui était au milieu de la salle, et dont il m'a fallu faire le tour. Voyant qu'il serait pris à la porte, il s'est retourné et élancé vers la porte opposée. C'est ainsi qu'il m'a échappé et qu'il a atteint la cour, où il a été arrêté par plusieurs hommes. Aussitôt, on a entendu les cris : " Lynch ! lynch ! lynch ! " Il y a eu là un terrible moment.

Reporter. — A quoi ressemblait l'assassin ?

M. Camacho. — Il était pâle, brûlé par le soleil, petit, replet, et il m'a fait l'effet d'un homme vigoureux. Il semblait être en colère et plein de détermination. Rien chez lui ne dénotait l'aliéné. Il avait l'air d'un homme venu là prêt et déterminé, et qui a accompli son terrible dessein.

Reporter. — Vous dites qu'au premier coup M. Blaine a fait un mouvement pour se sauver ?

M. Camacho. — Au premier moment il a sauté vers la porte, mais il est immédiatement revenu à l'aide du président.

Reporter. — Aurait-il pu le sauver ?

M. Camacho. — Non ; les coups de pistolet ont été trop rapides et inattendus. J'aurais pu faire quelque chose sans le calorifère, qui était entre l'assassin et moi. Les choses étant comme elles étaient, toutes les personnes présentes étaient impuissantes.

Reporter. — Qu'étaient devenus les secrétaires Lincoln et Hunt ?

M. Camacho. — Quand on a apporté un matelas pour le président, je l'ai vu entrer de la grande salle dans le salon des dames.

Reporter. — Avez-vous dit à quelqu'un ce dont vous avez été témoin.

M. Camacho. — Oui. Comme le secrétaire Blaine marchait vers le président tombé, je lui ai dit : monsieur le secrétaire, j'ai tout vu.

Une autre personne, accouru au bruit des détonations, s'exprime ainsi :

" M'étant approché de deux mètres environ, j'ai vu le président étendu sur un matelas qu'on s'était hâté d'apporter de la chambre d'un employé. Il y avait une trentaine de personnes autour de lui, dont beaucoup de femmes. Le secrétaire Blaine lui tenait une main, et M. James, directeur de la poste, aidait à l'assiseoir. Son visage avait une pâleur mortelle, et il